

OUVERTURE A PLUSIEURS VOIX

C'EST VRAI QUE L'ON SE RENCONTRE PLUS QU'IL Y A QUELQUES ANNÉES, QUE, SI LA SUSPICION N'A PAS TOUT A FAIT DISPARU ENTRE NOUS, INSTITUTEURS ET PROFESSEURS DE COLLÈGE, NOUS SOMMES NÉANMOINS PERSUADÉS QUE LE CONTACT EST INDISPENSABLE ET LA CONCERTATION SOUHAITABLE... AUSSI, POUR OUVRIR CE NUMÉRO, OÙ DE NOMBREUX APPORTS VENUS DES HORIZONS LES PLUS DIVERS DESSINENT LES CONTOURS D'UNE MÊME RÉALITÉ ET SUGGÈRENT DES PISTES DE TRAVAIL A EXPLORER ENSEMBLE, AVONS-NOUS VOULU PROPOSER UNE TABLE RONDE. NOUS AVONS RÉUNI DEUX INSTITUTEURS, CHANTAL ET JEAN-PIERRE, DEUX PROFESSEURS DE SIXIÈME, MICHEL ET PHILIPPE, ET UN PARENT D'ÉLÈVE MARTINE A QUI ÉTAIT IMPARTIE LA RUDE TÂCHE D'EXPRIMER LE POINT DE VUE DES FAMILLES... C'EST LE TEXTE DE LEUR ENTRETIEN QUE NOUS REPRODUISONS CI-DESSOUS.

BIEN SÛR, LES THÈMES NE SONT, ICI, QU'ESQUISSES A GRANDS TRAITES, ET PARFOIS DE MANIÈRE FORT RAPIDE ; MAIS ILS SERONT REPRISS PLUS LOIN DANS LE DOSSIER ET APPROFONDIS DANS D'AUTRES TEXTES. BIEN SÛR, IL S'AGIT D'UNE RENCONTRE ENTRE MILITANTS PÉDAGOGIQUES, ET UN LARGE CONSENSUS SUR LES FINALITÉS, UNE SENSIBILITÉ ET UN LANGAGE COMMUNS ONT LARGEMENT FACILITÉ LE DIALOGUE ; MAIS SI, DÉJÀ, TOUS LES MILITANTS ET SYMPATHISANTS DE NOS MOUVEMENTS SE RENCONTRAIENT AINSI, PEUT-ÊTRE CELA CONTRIBUERAIT-IL A FAIRE SENSIBLEMENT AVANCER LES CHOSES. BIEN SÛR, IL Y A DES SIMPLIFICATIONS ABUSIVES, DES RÉFÉRENCES A DES SITUATIONS PARTICULIÈRES, ET L'ON AURA BEAU JEU DE DIRE « CHEZ NOUS, C'EST PAS PAREIL », OU « C'EST DÉJÀ FAIT DEPUIS LONGTEMPS ». MAIS EST-CE SI SÛR ? LE CONSTAT, ICI, EST QUELQUE PEU PESSIMISTE... IL N'EN RESTE JAMAIS, TOUTEFOIS, AU REGISTRE DE LA PLAINTÉ ET POSE, MODESTEMENT, QUELQUES JALONS POUR DEMAIN... A CHACUN, DANS CHAQUE QUARTIER, CHAQUE VILLE OU VILLAGE, SUR SON TERRAIN DE PROLONGER CET ÉCHANGE.

L'arrivée en sixième : isolement et morcellement...

Chantal : L'essentiel pour les élèves de C.M.2 qui entrent en sixième, c'est surtout une ambiance très différente : ils vont passer d'une école d'une centaine d'élèves à un collège qui compte sept cents à huit cents élèves. Ils sont dix-sept dans ma classe de C.M.2, ils seront deux ou trois de la classe actuelle ensemble en sixième. C'est ce qui s'est passé l'année dernière pour mes élèves. Ce qui les a marqués le plus au début, c'est d'être séparés de leurs copains, de se sentir perdus au milieu des autres... C'est ce qu'ils viennent nous raconter...

Philippe : Et c'est la seule chose qui les frappe ?

Chantal : Il y a, bien sûr, les locaux : ils ont l'impression qu'ils ne vont jamais s'y retrouver. C'est grand et anonyme... Mais l'essentiel c'est qu'ils parviennent à s'organiser dans leur travail et c'est ce à quoi nous cherchons à les préparer, dès l'école primaire, en utilisant le cahier de texte, en donnant un travail une semaine à l'avance... En réalité, au niveau de notre pratique, cela ne va pas tellement plus loin : on n'a pas vraiment le souci de voir comment les cours seront faits pour essayer de nous y adapter. C'est peut-être que nous pensons que la façon dont ça se passe en primaire est préférable à la façon dont ça se passe dans les collèges, du moins dans ceux que l'on connaît. J'ai assisté à des cours l'année dernière : on a l'impression que les élèves ne font que passer dans la classe : ils viennent pour cinquante minutes, ils ne quittent pas leurs vêtements, ils ne sont pas partie prenante, ni de l'espace, ni de ce qui se passe dans le cours ; on a l'impression qu'ils sont là un peu par hasard ; dès que la sonnerie retentit, ils sont tous dehors et déjà dans une autre salle. Cela donne une impression de morcellement et je ne vois pas comment en primaire on peut les préparer à ça. D'ailleurs est-ce souhaitable ?

Philippe : Martine, comment imagines-tu, toi, en tant que parent, le passage du C.M.2 à la sixième ? Est-ce que cela représente un drame, ou au contraire une libération, une promotion ?

Martine : Ce n'est pas une promotion. C'est une étape que l'on doit franchir, dont il me semble qu'il ne faut pas exagérer l'importance ; ce qui me touche et m'inquiète c'est ce que vient de dire Chantal : la difficulté pour des enfants à se retrouver dans un lieu beaucoup plus grand que celui où ils ont vécu avant, seuls, ou avec un ou deux camarades. Et puis il y a l'image que les parents se font de la sixième, leur propre angoisse qu'ils communiquent à l'enfant. Si pendant toute l'année précédente, on a parlé de l'entrée en sixième comme quelque chose de très difficile, de très pénible, ça peut le devenir ; il faut dédramatiser ce moment, il faudrait que nous, les adultes, le vivions de façon sereine.

Philippe : Michel, en tant que professeur de sixième, est-ce que tu partages les critiques qui ont été faites ? Tu as accueilli cette année cent trente à cent quarante élèves de sixième, comment étaient-ils à la rentrée, quelle représentation se faisaient-ils de l'entrée en sixième, est-ce que ça a évolué ?

Michel : Je vais prolonger ce constat qui me paraît tout à fait fondé : c'est sûr qu'il y a un éclatement de la structure scolaire tout à coup : lieux, temps... On est un peu perdu, c'est vrai. Le souci que j'ai quand j'accueille des sixièmes, c'est justement de faire un véritable accueil. Ils arrivent tous d'écoles différentes, ce sont des individus anonymes, personne ne les connaît ici, ils n'ont pas encore d'histoire commune.

Philippe : Mais d'un autre côté, c'est une liberté : ils n'ont plus d'étiquette qui leur colle à la peau, ils repartent à zéro.

Michel : Au début, c'est vrai. Mais très vite, au bout d'un mois, quand les choses se décentent, la question se repose... et la liberté qu'on leur avait donnée se réduit vite : il y a ceux qui sont armés et les autres... Car leur capacité à s'adapter est très variable : certains s'adaptent très vite, pas forcément parce qu'ils ont été préparés par l'école ; c'est souvent la vie qui les a préparés, l'école n'est pas responsable de tout ; l'attitude des parents peut aussi faciliter l'adaptation ou non.

Philippe : C'est vrai qu'il y a un éclatement à l'entrée en sixième ; je crois que le premier éclatement,

Des libertés nouvelles... Mais qui peut en profiter ?

c'est d'abord au niveau des personnes : il n'y a plus une seule personne à qui on avait affaire, qui unifiait les exigences, qui, même si elle était relativement pluraliste dans ses méthodes, représentait quand même une référence psychologique unique ; il y a des tas de personnes qui ont des exigences variées, parfois contradictoires, qui ne travaillent pas souvent en équipe. Les enfants qui s'en sortent sont ceux qui arrivent à jongler entre les différents individus et à jouer le jeu que chacun des adultes attend qu'on lui joue.

Michel : Il me semble que la grosse difficulté, c'est celle-là : l'adaptation aux différentes personnes, donc aux différentes méthodes.

Chantal : C'est vrai qu'il y a des enfants qui s'adaptent bien et d'autres moins bien : ceux qui dans la vie ont une multiplicité d'expériences — voir beaucoup de gens, connaître beaucoup de lieux, voyager, se trouver dans des situations différentes et savoir y répondre — ceux-ci vont s'adapter plus facilement que ceux qui ont très peu d'ouverture sur le monde extérieur, qui passent toute leur vie dans leur immeuble. Ce serait important que quelqu'un prenne conscience de ça.

Philippe : Là encore, tous ne partent pas à égalité. On a dit et c'est vrai que l'arrivée au collège peut être une libération... mais pour qui ? En réalité, pour beaucoup, l'éclatement qu'ils subissent leur supprime une grande part de liberté, parce qu'ils ont l'impression d'une incohérence totale, ils n'arrivent pas à trouver leur place, or pas de place, pas de liberté... On subit le flot, on est véhiculé par la masse. A l'école, il y a une appropriation de l'espace et un vécu unifié du temps : on peut se lever pour demander quelque chose à quelqu'un sans que ça fasse scandale, dans la presque totalité des classes primaires. Mais au collège on arrive dans un modèle de la classe totalement différent : ceux qui parvenaient à s'investir grâce à la personne de l'instituteur ne peuvent plus le faire : pas de référence de personne, pas de référence de lieu, c'est un désert... d'où le fait que certains régressent considérablement. Je suis frappé d'une chose, qui me préoccupe beaucoup, c'est que, même intellectuellement, il y a une régression du C.M.2 à la sixième dans beaucoup de cas. On avait appris, en C.M.2, à travailler, à programmer un travail, à le présenter correctement : en sixième, il y a une régression considérable dans ce domaine de la méthode, de la présentation des devoirs, du comportement par rapport au travail. Il faudrait arriver, dans le corps enseignant français, à inverser la question habituelle qui consiste à renvoyer la responsabilité des échecs en sixième sur les instituteurs. Il faudrait poser la question de la façon suivante : est-ce que les professeurs sont toujours à la hauteur de ce que les instituteurs ont réussi à mettre en place ? Il y a des acquis formidables en primaire qui se perdent à l'entrée en sixième.

Michel : En primaire, les enfants sont bien protégés, parfois surprotégés, et cela disparaît : ils se trouvent tout à coup devant l'inconnu : liberté, mais risque. Par exemple, on passe du cahier à la multiplicité des feuilles ; pour nous, c'est banal, mais l'élève de sixième est là devant des tas de feuilles, des pochettes, des classeurs, des lieux, des professeurs... Qu'est-ce que ça veut dire tout ça, pour un enfant ?

Chantal : Je crois que des tests ont montré que la régression n'existe pas seulement au niveau des méthodes, mais aussi au niveau des connaissances. C'est très inquiétant effectivement.

Philippe : Je suis frappé d'une chose en sixième, c'est que l'exigence des professeurs porte exclusivement sur les résultats, alors qu'en primaire les instituteurs savent qu'il faut faire porter l'exigence sur les conditions de travail, de manière à avoir les résultats les meilleurs possibles. Les professeurs semblent persuadés que les conditions sont déjà réalisées et ne font porter l'effort que sur les résultats. L'on ne s'occupe que des résultats, l'on ne distribue et l'on ne commente que des résultats ; en revanche, comment ces résultats ont été atteints, par quelles méthodes, avec quel outil et quelles personnes pour vous aider... c'est-à-dire tout ce qui les a rendu possibles, cela n'est jamais l'objet de l'intervention pédagogique. Celle-ci se limite à distribuer félicitations ou remontrances. Je crois qu'il est très important que les enseignants du secondaire ré-investissent cet effort sur les conditions de travail et les situations d'apprentissage.

Martine : Et c'est vrai que pour des parents, dans le primaire c'est facile de bien connaître un instituteur. Et c'est plus facile aussi pour l'instituteur parce qu'il a une seule personne en face de lui. En sixième, il y a cinq, six, sept enseignants, un professeur principal qui est le porte-parole de beaucoup d'autres dont on ne sait pas vraiment ce qu'ils pensent. C'est très compliqué. L'enfant est donc beaucoup plus livré à lui-même.

Chantal : Toutes ces critiques sur la sixième sont très fondées, mais je ne voudrais pas que cela devienne un procès des enseignants de sixième. Ceux-ci ne sont pas placés dans les mêmes conditions que nous. Les instituteurs ont environ vingt-cinq élèves, six heures par jour ; c'est plus facile d'élaborer des règles de vie collectives, de construire un espace de travail. Il faut reconnaître que les enseignants du secondaire sont placés dans des conditions très difficiles de ce point de vue là. Ils ont beaucoup d'élèves, de collègues...

Philippe : L'éclatement dont on parlait est vrai pour les élèves, est vrai aussi pour les enseignants. De la même façon, un adulte a besoin d'un lieu où s'investir, d'un espace à s'approprier, d'un temps maîtrisé, et la majorité des enseignants de collège n'ont rien de tout cela : pas de cadre personnalisé où l'on se sent à l'aise, pas de temps maîtrisé : ils sont à la course ; l'éclatement, ils le vivent aussi.

Jean-Pierre : Et c'est cela qui rend difficile la prise en compte des besoins de chaque élève. En primaire, on maîtrise mieux un certain nombre de choses : si on a besoin de plus de temps en français, on en prend plus. Le français peut aussi plus facilement s'associer aux autres disciplines : histoire, géographie, expression corporelle, théâtrale. Au collège tout est beaucoup plus compartimenté. J'ai été tout à fait d'accord pour l'introduction de la physique en sixième. Mais j'ai été effrayé de voir comment on enseignait cette discipline. Je pensais qu'on allait partir de la réalité, or de la manière dont c'est fait c'est très théorique ; ça fait, à nouveau une étroite spécialisation, et toute une série de spécialisations qui se juxtaposent, cela empêche encore plus les enfants de se situer.

Martine : Mais, je pense qu'en C.M.2, des enfants qui n'ont pas la chance d'être dans des classes à méthodes actives commencent à en avoir un peu assez de l'école primaire et à éprouver le besoin de changer de type de travail, d'activités. Le fait d'être seulement avec un instituteur, toujours le même pendant toute l'année, cela a un aspect un peu maternel, et pour des enfants qui approchent de l'adolescence, c'est important à ce moment-là, de pouvoir avoir des contacts avec des tas d'enseignants.

Philippe : Ce qui est important c'est que l'on s'aperçoit que cette pluralité peut être vécue comme une richesse, une liberté... mais qu'elle est vécue par la majorité des enfants comme une nouvelle étape

Comment éviter la régression quand on ne peut plus s'approprier ni le temps, ni l'espace ?

Exiger des résultats et négliger de mettre en place les conditions pour les atteindre : voilà l'outil de la sélection...

Mais... la situation dans les collèges n'est pas totalement imputable aux enseignants... et elle n'est pas irréversible.

La pluralité des professeurs est un moyen pour surmonter plus vite des situations de blocage.

dans la domestication et dans le dressage, parce que, pour la plupart, ils sont dans l'impossibilité de la vivre positivement, ils se laissent porter, ils s'adaptent de façon mécanique et sans réfléchir aux exigences, ils font ce que le professeur attend d'eux pour avoir la paix. Ce n'est pas une adaptation distanciée qui pourrait leur servir de point d'appui pour avancer.

Michel : Oui, mais si je me place dans la perspective d'un enfant face à une seule personne en C.M.2 et avec laquelle il avait peu d'affinités, et qu'il se retrouve devant six, sept ou huit personnes, il a parfois la chance que, sur le nombre, il y en ait quatre ou cinq avec lesquelles il accroche bien. En réalité, tout le problème serait d'associer une cohérence, qui peut être fournie par la personnalité de l'instituteur, mais aussi par un travail d'équipe entre professeurs, avec un espace d'initiative que l'on peut ouvrir aussi bien à l'école qu'au collège.

Jean-Pierre : Il y a des propositions qui commencent à se manifester dans le cadre du système actuel : par exemple les maîtres de C.M.2 qui vont assister à des cours en sixième, inversement des professeurs de sixième invités en C.M.2 ; les élèves de fin de C.M.2 qui vont visiter un C.E.S. pour se rendre compte des locaux, de la cantine, du Foyer... Savoir ce que c'est qu'un Conseiller d'Éducation...

Il y a aussi le fait que la première journée de sixième, on prend un peu plus de temps pour les accueillir, il y a tout un tas de petites choses comme ça. Au niveau des écoles primaires, il y a des tentatives de travailler avec plusieurs adultes, un maître de référence et puis d'autres instituteurs, ou des parents, des membres de M.J.C., Centres Sociaux... Je proposerais qu'au niveau du collège on cherche à éviter cette trop grande dispersion des personnes et que les élèves puissent avoir quelques adultes de référence. La proposition du tutorat devrait, même si elle pose des problèmes, être étudiée en profondeur dans ce sens.

Michel : J'abonde dans ce sens-là. L'expérience que j'ai, même si elle est récente, me permet de dire qu'effectivement, l'existence d'un adulte de « référence », c'est-à-dire de quelqu'un qui peut réussir à coordonner, à unifier, à harmoniser les rapports de l'élève à la multiplicité des professeurs et des matières, est essentielle. Il faut mettre d'abord les élèves dans les conditions psychologiques qui leur permettent ensuite de faire l'effort d'adaptation aux cours, aux personnes, aux méthodes, aux exigences différents.

Philippe : Psychologiquement, la diversité n'est vivable pour un enfant que si elle est unifiée, au moins par une personne qui coordonne l'équipe et la représente, au mieux par des exigences convergentes.

Chantal : L'effort, sur ce plan, nous le faisons aussi dans le primaire, mais en sens inverse. Il y a donc eu une personne supplémentaire dans notre école (1), à un moment ou à un autre, les enfants ont affaire à deux personnes. Et c'est vrai que s'il n'y a pas d'accord entre elles au départ, les enfants ne s'y retrouvent plus du tout. S'il y a accord, au contraire, alors ce type de méthode est très enrichissant et c'est une excellente préparation à la sixième.

Philippe : Quand les exigences ne sont pas suffisamment convergentes, il y a une chose qui peut pallier, c'est la force d'une personnalité qui puisse unifier aux yeux des enfants la structure scolaire, qui soit la représentation, l'incarnation de l'école. Mais, bien sûr, cela est toujours à double tranchant, parce que si c'est trop fort, cela peut amener des phénomènes de captation qui peuvent être inquiétants. Quoiqu'il en soit, il y a une chose indispensable, c'est que les enseignants acceptent de s'investir un peu plus au niveau personnel dans leur travail, qu'ils hésitent moins à dire ce qu'ils sont, à exister comme des personnes en face des élèves. L'instituteur avec six heures par jour, ne peut pas se cacher. Mais dans le découpage des cours et avec la masse des impératifs administratifs, on peut parfaitement se construire une armure, une carapace derrière lesquelles on se cache. Et si le collège n'est pas un lieu où vivent vraiment des adultes, il n'y a pas d'espoir qu'il y ait pour les enfants une vie. Il devient alors un lieu qu'il faut fuir dès que possible.

Jean-Pierre : J'ai une fille en troisième, et c'est seulement cette année qu'elle commence à bien se situer dans le collège, parce que l'année dernière en quatrième, ils ont eu un P.A.E. qui leur a permis de partir vivre ensemble, avec les professeurs, une semaine en Ardèche. Mais, sans partir en Ardèche, on pourrait peut-être organiser quelque chose qui permette des moments de vie communs, des projets communs à plusieurs professeurs et aux enfants de la classe pour que justement ils apprennent à se connaître et à connaître les adultes en tant que personnes. Les Foyers devraient jouer ce rôle.

Michel : A travers ces activités ou plus simplement dans les cours eux-mêmes, l'essentiel est qu'une relation vivante s'établisse.

Philippe : Ce que tu demandes là est une modification du regard de l'enseignant sur l'élève : que chacun des élèves devienne une personne digne d'être regardée pour son histoire, ses problèmes, ses difficultés...

Michel : Et que le professeur accepte d'être regardé comme une personne, un être humain...

Martine : Il faut aussi que l'administration laisse le professeur vivre comme ça. Dans certains établissements, qu'un professeur veuille vivre de cette façon, avec ses élèves, est suspect.

Philippe : Le collège est un univers où s'éloigner des modèles usuels demande un effort colossal. Il y a facilement scandale dès que l'on sort du moule. Et l'on n'a pas toujours la possibilité de s'en expliquer.

Martine : Le professeur qui descend de son estrade est souvent mal perçu : démagogue, sans autorité...

Philippe : Pour terminer cet entretien ne pourrait-on pas rêver un peu ? Émettre des propositions un peu folles ? Qu'aimerait-on mettre en place si on avait un peu plus de pouvoir institutionnel ?

Chantal : On pourrait essayer de garder, en sixième au moins, un petit noyau qui se connaît depuis le primaire. Il faudrait peut-être permettre aux enseignants du primaire d'enseigner dans le secondaire et inversement. Qu'il n'y ait pas cette barrière de formation, de statut, d'institution. Qu'on sache ce que c'est réellement de part et d'autre.

Philippe : C'est même quelque chose que l'on pourrait étendre partout. Des allers et retours entre les postes de surveillants, de professeurs, de conseillers d'éducation, de documentalistes, d'animateurs, d'instituteurs...

(1) L'école Anatole France à Vaulx-en-Velin, où enseigne Chantal, fait partie d'une Z.E.P. et, à ce titre, elle a pu mettre en œuvre cette possibilité.

L'OBJECTIF A VISER :
Proposer une **COHÉRENCE ÉDUCATIVE** — qui permette à chacun de comprendre et de maîtriser la situation — et ouvrir des **ESPACES DE LIBERTÉ** — où puisse s'exprimer l'initiative et se construire l'autonomie...

Plus d'unité et d'harmonie dans la vie du collège ; plus de diversité et d'ouverture dans l'école primaire...

Et partout l'essentiel : établir des relations authentiques de personnes à personnes...

POUR EN ARRIVER LÀ :
se connaître, échanger nos expériences et — pourquoi pas ? — nos postes...

Chantal : Faire tomber les rigidités qui sont purement institutionnelles et qui ne se justifient pas pédagogiquement. Il y aurait une richesse beaucoup plus grande et cela éviterait de toujours renvoyer la responsabilité sur les autres. D'autre part, ce que je trouve très dommage, c'est que l'on fasse vivre les sixièmes pratiquement sur le même rythme que les troisièmes : cours aussi longs, aussi grand nombre de professeurs ou presque...

Jean-Pierre : Ma proposition serait qu'on ait, au moins pour commencer, des heures banalisées pour pouvoir travailler à plusieurs disciplines sur le même sujet. Et pour constituer les classes de sixième, procéder par paliers, ne pas fixer les groupes tout de suite.

Philippe : Ce qui me paraît important aussi, c'est que le groupe classe soit pris en considération dans son espace vital, ait un lieu où il puisse vivre coopérativement, où il puisse s'investir, exister, un lieu où l'on prenne en compte l'aspect matériel des choses : ça fait un peu « rétro », mais il fut un temps où les élèves laissaient à l'école des cahiers, des affaires personnelles dans des casiers. Aujourd'hui, c'est devenu impensable presque partout à cause des vols, des dégradations. Or la dégradation, les vols sont les symptômes du fait que l'école n'est plus « habitée », n'est plus un lieu où il fait bon vivre ; c'est un lieu où l'on passe et où l'on prend. C'est l'irresponsabilité qui résulte de l'anonymat. S'il était acquis, dans l'Éducation Nationale, que chaque groupe de classe dispose d'un budget propre — ça ne coûterait pas très cher de donner cinq cents francs par classe — si chaque classe avait à gérer un budget comme base de départ d'une coopérative, cela donnerait un autre rapport aux choses, à l'argent ; on s'engagerait sur un autre fonctionnement du collège.

Jean-Pierre : On réclame toujours que l'enfant se prenne en charge, on pourrait peut-être commencer par là.

Martine : On pourrait essayer de ne pas faire cette entrée en sixième sur une journée, mais l'étaler sur une semaine, que chaque professeur puisse passer une journée avec sa classe, pour bien prendre contact, faire connaissance... peut-être cela faciliterait-il les choses ? Si le début se passe bien, la suite se passe mieux aussi.

Philippe : En conclusion, je voudrais signaler qu'il y a une question que nous n'avons pas du tout abordée — et le fait que nous ne l'ayons pas abordée va constituer un scandale pour pas mal de gens — c'est la question des programmes. Nous n'avons pas dit : il faut que les élèves sachent ceci pour qu'on puisse leur apprendre cela, nous n'avons pas posé la question sous l'angle des contenus. C'est intéressant dans notre débat parce que ça veut dire qu'en tant que militants pédagogiques, cela n'est pas notre angle d'attaque. Mais nous ne pouvons pas, tout de même, ne pas aborder cette question et nous ne pouvons pas ne pas la lier quelque part au statut social de l'entrée en sixième. Si l'on admet par exemple que tout le monde doit entrer en sixième à onze ou douze ans, cela veut dire qu'il y a moins d'exigence possible au niveau des contenus de programmes : cela veut dire que c'est nécessairement aux professeurs de s'adapter aux inégalités à l'arrivée ; c'est une révolution considérable d'adapter les programmes aux besoins des enfants, au lieu de se réfugier derrière ces programmes comme on le fait trop souvent.

Michel : Je dirai d'une façon lapidaire : si le corps professoral de sixième n'évolue pas, c'est l'histoire qui la fera évoluer de toute façon.

Jean-Pierre : Pour l'école primaire, on se rend compte que nous aussi, si on ne s'adapte pas encore mieux, on va avoir beaucoup de mal.

Chantal : On a déjà senti une pression quand tous les enfants ou presque sont entrés en sixième, les professeurs ont dit : mais ce n'est pas possible, ils ne savent plus rien... et maintenant il y a de plus en plus de professeurs qui se posent des questions sur leur pratique, sur les gamins...

Philippe : Je trouve ce que tu dis très optimiste, parce qu'il me semble, au contraire, qu'il y a de plus en plus de professeurs qui redemandent de la sélection, qui redemandent des classes homogènes, qui ont la nostalgie de la classe traditionnelle où ils pouvaient pratiquer tranquillement le bon vieux cours magistral.

Jean-Pierre : Il y a déjà quelques années, j'avais participé à une réunion C.M.2-sixième où l'on avait parlé de ce que les professeurs estimaient nécessaire comme bagage à l'entrée en sixième, l'on n'avait pas parlé de programmes et de connaissances, on avait parlé de capacités : se servir d'un dictionnaire, d'une documentation, savoir lire un énoncé, apprendre à s'évaluer...

Philippe : Je crois que c'est là-dessus qu'il faut travailler... Parce que sur ce discours-là on peut avoir un langage commun, s'entendre et mettre en place des dispositifs convergents... Et puis il y a une question absolument incontournable à laquelle nous sommes tous confrontés c'est celle du désir... Susciter le désir d'apprendre et de savoir, donner du plaisir à connaître... Cela nous ne pouvons en faire l'économie, ni les uns, ni les autres (2).



(2) Ont participé à cette table ronde : Martine DELORME, Michel GAILLOT, Chantal NAY, Philippe MEIRIEU, Jean-Pierre RADIX.

... engager nos classes, à l'école, au collège, à vivre coopérativement...

... mettre en place une pédagogie différenciée pour des classes hétérogènes...

... former nos élèves aux capacités méthodologiques qui leur permettront de mener leur scolarité...

... et ne pas oublier l'essentiel : susciter le désir d'apprendre.